

LA GUERRE COMME MOTIF DE LA CRISE SPIRITUELLE ET SANITAIRE
DANS *SHABA DEUX* DE VALENTIN YVES MUDIMBE

Victor Essono ELLA

Université Omar Bongo – Libreville

essono_victor@yahoo.fr

Résumé : Le récit établit implicitement le sentiment national de Marie-Gertrude comme l'une des causes fondamentales du conflit de principes qui l'oppose aux représentants de l'Eglise dans l'exercice de sa profession. Sa prise de conscience l'amène à s'interroger sur ses rapports avec la hiérarchie de l'Eglise. Elle n'arrive pas à concilier sa vocation avec les exigences d'une parfaite conversion à la foi chrétienne. Les problèmes auxquels Marie-Gertrude est confrontée correspondent à la complexité de son double statut de religieuse et d'« infirmière africaine ». Elle choisit de répondre à l'appel de son devoir en acceptant de sauver la vie de ses compatriotes patients dans cette période de guerre. Cette deuxième guerre du Shaba entraîne inévitablement chez la protagoniste une crise spirituelle et sanitaire qui interpelle plus d'un lecteur.

Mots-clés : guerre, crise, spirituel, sanitaire, contradictions.

WAR AS A REASON FOR THE SPIRITUAL AND HEALTH CRISIS IN SHABA
TWO BY VALENTIN YVES MUDIMBE

Abstract: The account implicitly establishes Marie-Gertrude's national sentiment as one of the fundamental causes of the conflict of principles which opposes her to representatives of the Church in the exercise of her profession. His awareness leads him to question his relationship with the hierarchy of the Church. She was unable to reconcile her vocation with the requirements of a perfect conversion to the Christian faith. The problems Marie-Gertrude faces correspond to the complexity of her dual status as a nun and an « African nurse ». She chooses to answer the call of duty by agreeing to save the lives of her fellow patients in this time of war. This second Shaba war inevitably leads to a spiritual and health crisis in the protagonist those appeals to more than one reader.

Keywords: war, crisis, spiritual, health, contradictions.

Introduction

Comme Pierre Landu dans *Entre les eaux* (1973)¹, Marie-Gertrude dans *Shaba Deux*(1989) inscrit son débat intérieur dans le cadre global de la remise en question du

¹ Ce premier roman de Valentin Yves Mudimbe décrit un prêtre noir, un intellectuel occidentalisé découvre l'ambiguïté de sa situation. Si par fidélité au message évangélique il renie l'Eglise, son

rôle et du discours de l'Église catholique en Afrique. Tandis que l'engagement de l'Abbé Pierre est orienté vers la dimension temporelle, sociale et révolutionnaire dans sa remise en cause de l'action de l'Église, la quête de Marie-Gertrude demeure tournée vers l'analyse critique des principes fondateurs de la tradition catholique. Les méditations spirituelles de l'héroïne de *Shaba Deux* portent, en effet, sur la pauvreté spirituelle (V.Y.Mudimbe 1989, p.13) comme condition d'une véritable conversion à l'amour de Dieu (V.Y.Mudimbe 1989, p.12) ; sur le bien-fondé de la virginité et de la chasteté, comme exigences de son oblation à Dieu ; sur la pertinence de l'obéissance absolue aux autorités de l'Église, malgré, bien souvent, l'incohérence de leurs décisions. La guerre est un motif fondamental dans l'expérience spirituelle de Marie-Gertrude. Celle-ci s'interroge sur la problématique de son identité africaine dans un milieu composé en majorité d'Occidentaux. Il s'agit bien, dans *Shaba Deux*, de l'expression du rapport entre le catholicisme et l'engagement du sujet religieux dans la foi chrétienne. D'où la pertinence de la présente question centrale dans le roman étudié : devant les vicissitudes de l'existence (les faiblesses de la nature humaine, la mort, les conflits sociaux, les violences de la guerre, les maladies...) qui plongent parfois le sujet dans l'angoisse et le contraignent à la recherche de la voix (la présence) de Dieu, quel soutien le discours catholique, assumé par le clergé, apporte-il à la foi ? Comment l'héroïne accepte-t-elle son statut de religieuse et d'infirmière autochtone pour sauver sa communauté broyée par la crise sanitaire et son corollaire, la guerre ? Dans une perspective sociocritique de P. Zima (1985, p.130) où la société apparaît sémiotiquement « comme un ensemble de collectivités plus ou moins antagonistes, dont les langages [...] peuvent entrer en conflit » dans l'univers romanesque. Ces nouvelles contradictions sont analysables à partir des sociolectes rattachant certains discours et systèmes normatifs mis en cause par *Shaba Deux* et qui apparaissent, selon A. J. Greimas et J. Courtés (1993, p.354) comme « des sortes de sous-langages reconnaissables par les variations sémiotiques qui les opposent les uns aux autres [...] et par les connotations sociales qui les accompagnent ». Dans notre analyse, la version du discours chrétien, telle que l'assument les représentants officiels de l'Église, par ailleurs cause fondamentale de la crise de Marie-Gertrude, intègre deux inflexions dont le catholicisme et la crise spirituelle, puis le nationalisme et la crise sanitaire face aux réalités de la guerre.

1. Le catholicisme et la crise spirituelle

Dans l'avertissement de *Shaba Deux* Mudimbe explique que « le roman des sans-pouvoirs et des saints fait la nique de l'histoire des puissants et à l'immodestie diabolique des politiques » (V.Y. Mudimbe 1989, p.10). Cet enjeu, ici, est primordial

adhésion aux thèses marxistes-léninistes de maquisards africains n'est encore qu'une fuite, un tourment et un terrible échec. Ce roman témoigne de la quête exemplaire d'une authenticité humaine dont ce monde rend peut-être l'accomplissement impossible.

pour toute tentative de saisie du fonctionnement idéologique des textes africains francophones subsahariens où des facteurs essentiels comme l'histoire sociale, l'histoire culturelle, politique et économique sont particulièrement importants. Le motif de la guerre de Kolwezi et ses vicissitudes ajoute une dimension socio-politique, économique, militaire, sanitaire et culturelle à l'expérience spirituelle de Marie-Gertrude à travers le discours religieux.

1.1. *Le discours du catholicisme*

C'est au nom de tels impératifs que G. Ossito Midiohouan (1986) demande, à juste titre, pour toute étude de la littérature africaine francophone d'expression française, que celle-ci soit liée à son déterminisme socio-politique. P. Ngandu Nkashama soutient, pour sa part, que toute méthode d'analyse à proposer à la littérature africaine francophone actuelle part de l'hypothèse que cette dernière ne peut pas ne pas parler de politique, l'écrivain étant producteur de culture et acteur politique. L'analyse idéologique devrait se faire, selon P. Ngandu Nkashama (1989), au niveau des relations entre les textes et leur histoire, entre les écritures et les espaces fictionnels, voire au niveau des « lectures » critiques.

Dans *Shaba Deux*, les manifestations du discours catholique sont perceptibles dans la quête spirituelle de l'héroïne car elles lui inspirent des interrogations sur sa foi. Marie-Gertrude veut comprendre le christianisme qui passe par l'évaluation de ses principes comme une condition *sine qua non* de son équilibre spirituel. Dans sa lecture de Julien Green, l'héroïne retrouve l'écho du discours catholique concernant « l'évacuation totale du monde » (V.Y. Mudimbe 1989, p.12) comme une exigence fondamentale de la conversion à la foi chrétienne et condition de l'identité même de l'enfant de Dieu. Mais pour Marie-Gertrude, bâtir son existence spirituelle dans l'esprit de la foi en Dieu, sans se préoccuper du monde matériel, apparaît comme une contradiction. C'est d'ailleurs l'élément essentiel de tout son débat intérieur et de sa crise spirituelle. Elle se demande : « comment me convertir en vérité et totalement, à l'amour de Dieu ? » (V.Y. Mudimbe 1989, p.12). La réponse à cette interrogation est à chercher dans les lointains souvenirs de Marie-Gertrude lors de la période de son passage au noviciat. Au cours d'une retraite, l'héroïne peut puiser un peu de réconfort grâce à la prédication du Père Michel : « Si notre foi est évidente, quel mérite aurions-nous à croire ? Si, du fait de notre vie religieuse, nous croyons notre salut acquis de droit, que faisons-nous de notre espérance de chrétien ? » (V.Y. Mudimbe 1989, p.12).

Ici, apparaît le motif traditionnel du combat de la chair et de la foi, du matériel et du spirituel (le corps et l'âme) qui offre à l'Eglise catholique un cadre idéal pour exposer ses principes institutionnels. Le Père Michel explicite la nécessité de ce conflit entre la nature humaine et les exigences de la vie chrétienne. Or, vaincre le doute sans

rechercher l'évidence équivaut au don total de notre personne (à la cession de notre intelligence) à Dieu. P. Hamon (1983, p.237) pense que

Le vouloir transforme le personnage en un actant-sujet orienté vers un but : « le mentionner [...] dans le roman, c'est donc référer le lecteur à une permanence, à la globalité d'une structure narrative, c'est donc construire un système d'appels et de rappels, une cohérence, celle d'un récit, en référent un sujet à son projet, des causes à des conséquences ou des conséquences à une cause.

Ce dualisme antagoniste, manichéen donc, du spirituel et du matériel justifie l'exigence de la chasteté pour (les ordres religieux de) l'Église catholique. Pour éviter de s'exposer continuellement aux humiliations, une jeune fille s'offre la fuite comme un refuge. Le renoncement d'une jeune novice à ses vœux, annoncé par la Sœur Supérieure, offre une opportunité à Marie-Gertrude de s'intéresser à la pertinence de ce critère institué, selon elle, au mépris des lois de l'humaine condition. Le récit de la Supérieure lui inspire la réflexion suivante notée dans son journal :

Au dîner, Mère Laetitia, la Supérieure, nous a informées qu'une de nos jeunes novice a quitté le couvent et, imperturbable, elle a entonné le *Benedicite*. J'aurais tant aimé que pareils événements nous donnent plus à méditer. C'est le signe et la métaphore de notre don au Seigneur qu'ils appellent. La tendance habituelle est à l'insinuation :... Oui, il y a probablement un homme derrière ce départ. Et même s'il en était ainsi, qu'est-ce que cela prouve, sinon que nous sommes des femmes et que l'ordre de la nature a ses lois ? En nier l'existence ne nous rapproche pas nécessairement de Dieu. La vénération de notre virginité peut, en effet, avoir quelque chose de malsain qui, je le crains, ternit la beauté du don» (V.Y. Mudimbe 1989, p.19-20).

En dehors de cette critique acerbe du principe de la virginité et de la chasteté, critique fondée sur l'argument de « l'ordre de la nature », la remise en cause du catholicisme passe par le rigorisme qui décrit l'attitude mécanique de la Supérieure du couvent. Dans ce passage, le contexte global de l'énonciation précise le repérage temporel avec des termes anaphoriques comme « au dîner », « événements » qui correspondent au moment de la fugue de la jeune novice et ouvre la voie à plus de méditation de l'héroïne. Selon les mots de J-P. Goldenstein (2005, p.121) : « Un roman est d'abord une œuvre de langage qui se déroule dans le temps. On peut à la rigueur imaginer un roman qui tairait tout indice spatial ; on n'en imagine pas un qui échapperait à tout ordre temporel ». En effet, on peut observer une indifférence fondamentale en la Supérieure par l'épithète détaché « imperturbable » ainsi que la coordination « et ». L'épithète traduit l'insensibilité et la froideur de l'ecclésiastique à l'événement. La coordination marque le passage rapide à une activité essentielle, suspendue à regret, par une parenthèse qu'il faut vite fermer attestant la crise spirituelle de l'héroïne.

1.2. *La crise spirituelle*

Dans le récit, on remarque que la Mère Supérieure n'attache aucune importance particulière ni aucune valeur événementielle à la première partie de son énoncé. Bien au contraire, l'attitude de Mère Laetitia qui annonce ce départ de la jeune novice,

relève son mépris pour cette brebis galeuse, prisonnière de son corps et donc incapable de se laisser habiter par la spiritualité digne des enfants de Dieu. A partir du jugement dépréciatif de la Sœur Supérieure que le récit de la narratrice dénonce le dualisme rigide valorisant l'esprit au mépris du corps. Ce jugement idéologique est remis en question par l'héroïne au nom de ce qu'elle considère comme « l'ordre de la nature ». C'est dans ce contexte qu'il faut souligner avec P. Zima que « l'idéologie interpelle les individus en sujets » (Pierre Zima 1985, p.23). A cela s'ajoute le sens de la formule bakhtinienne : « la conscience individuelle est un fait socio-idéologique » (M. Bakhtine 1977, p.30).

Mais la manifestation du catholicisme ne se limite pas à la seule exigence de l'acceptation des mystères de la foi. Ces derniers méritent d'être vécus dans la fidélité. Ce principe de fidélité est au cœur de la conversation entre la Sœur Supérieure et Marie-Gertrude, le 31 mai, jour anniversaire de cette dernière. Il coïncide, selon Mère Laetitia, « le jour où l'Eglise célèbre la Bienheureuse Marie, Vierge et Reine » (V.Y. Mudimbe 1989, p.22). La coïncidence de ces deux événements est considérée comme un argument d'autorité, donc divin, par la Sœur Supérieure. Elle y voit le « signe » de l'« élection » de l'héroïne à sa vocation et souligne dans la même mystique, l'obligation de cette dernière à la fidélité. Admirative et conquise, l'héroïne essaie de comprendre les gestes et les pensées de son interlocutrice : « Elle me versait du thé et me rappelait, insistant sur chaque mot : *stabat iuxta crucem Iesu Mater eius...*² Etait-ce une invitation ou, simplement, une exhortation à la fidélité et aux signes de l'appel ? » (V.Y. Mudimbe 1989, p.23).

On le constate à la lecture, toute la destinée de Marie-Gertrude ne peut s'expliquer par le seul caractère symbolique de son statut d'infirmière. Le récit fait référence à la mission de la Vierge Marie qui a accepté de « vivre debout au pied de la croix de Jésus ». Marie-Gertrude doit comprendre qu'elle a été désignée pour « vivre debout, au pied des croix de tous les malades » (V.Y. Mudimbe 1989, p.23). Les difficultés et de nombreux sacrifices, comme par le passé, attendent encore Marie-Gertrude en chemin comme l'attestent les propos de V. Jouve (1992, p.111-12) :

L'évocation d'une vie antérieure est une technique comme de l'illusion de personne. La référence aux pensées, sentiments, passions, angoisses ou désirs d'un personnage, donne une impression de « richesse psychique ». [...] aucun personnage ne semble plus vivant que ceux dont le texte éclaire l'intériorité.

Au cours d'une séance de méditation sur son entretien avec la Sœur Supérieure, l'héroïne souscrit à l'exigence fondamentale mystico-symbolique du christianisme catholique : avoir la foi dans l'espérance professée par l'Eglise et

² La phrase latine soulignée dans cette séquence narrative citée évoque la scène biblique où, « la Mère de Jésus se tenait debout au pied de la croix de son fils ».

demeurer fidèle à ce que l'on croit. Dès lors, la prière qui fait office de conclusion à sa méditation est dite selon la formulation suivante :

Seigneur, je remets ma vie entre Vos mains. Je Vous remercie pour mes trente-cinq ans et Vous suis reconnaissante de m'avoir appelée à Vous suivre et à Vous servir comme Franciscaïne. Retenez-moi en Votre champ. Que ma vie réponde mieux, encore, dans les années à venir, au témoignage de Votre corps supplicié (V.Y. Mudimbe 1989, p.25).

La retraite prêchée par le Père Marc est aussi un prétexte à l'exposé du discours de l'Eglise catholique sur la foi. Dans ce segment narratif, l'allusion faite par le prédicateur est reprise par l'héroïne à l'Evangile de Luc X, 38-42. Dans ce roman, l'évangéliste met en relief Jésus, source de parole et de vie éternelle. Les deux sœurs, Marthe et Marie, sont désignées comme incarnant chacune un modèle de vie spirituelle. Voici la formule utilisée par Jésus pour répondre à Marthe (« Marie a choisi la meilleure part... ») est explicitée par le Père Marc : « Marie opposée à Marthe, la contemplation à l'action. Ce sont des figures, dit-il » (V.Y. Mudimbe 1989, p.35). Ce petit commentaire du prédicateur rappelle la traditionnelle dichotomie officielle du discours catholique axée sur la vision manichéenne entre le spirituel (la contemplation mystique de Marie) connoté positif, et le matériel (l'activité-service de Marthe) connoté négatif. En effet, entre la contemplation, « la meilleure part » choisie par Marie, selon Père Marc évoquant les Ecritures, et « l'action », dévolue à Marthe, Marie-Gertrude préfère la part de cette dernière. « L'action, seule, me rend adulte » (V.Y. Mudimbe 1989, p.37), dit-elle. Ce genre de dualismes, entretenus et légitimés par le catholicisme, est remis en question par l'expérience de Marie-Gertrude, embrassant à la fois le nationalisme et la crise sanitaire.

2. Nationalisme et crise sanitaire

L'association du discours nationaliste et celui de la crise sanitaire peut être comprise dans la façon dont Marie-Gertrude assume son double statut de religieuse et d'infirmière autochtone. Dans l'exercice de sa fonction, ses choix socio-professionnels, parfois difficiles à opérer, sont fondés sur la conscience et l'attachement à sa collectivité d'origine. Le dualisme de la théologie catholique (la culture occidentale) soulève la problématique de l'identité du sujet africain dans un espace composé essentiellement d'Européens. L'épisode de la guerre de Kolwezi dans le récit sert de prétexte à ce débat. La guerre et ses conséquences immédiates (morts, blessés, départ des étrangers, clivages socio-ethniques et politiques), oriente le récit vers les réalités socio-politiques, culturelles et nationalistes auxquelles l'héroïne doit faire face.

2.1. La conscience nationale ou tribale

La guerre et ses dégâts collatéraux : hospitalisation, réanimation, trépasement ajoutent une épaisseur non négligeable à l'expérience spirituelle de Marie-Gertrude s'interrogeant sur sa place, son rôle et son identité au sein de cette société hétéroclite. L'héroïne prend conscience de sa double appartenance. Elle est le produit de deux communautés : ecclésiastique et nationale. Mais son sentiment d'appartenir à un

espace culturel et social la rattache à son identité collective (nationale). Cette dernière est considérée comme « une dynamique insaisissable qui fait que les citoyens d'une même nation se reconnaissent entre eux malgré l'existence de différences susceptibles de les séparer », selon J. Semunjanga (1996, p.145) assimilant ainsi la notion d'identité collective à celle de sujet de culture.

Un tel raisonnement est un modèle applicable à l'épisode du récit où l'héroïne est confrontée aux réalités de la guerre. Aussi, note-t-on, que l'assignation de Marie-Gertrude à la bibliothèque est décidée par la Sœur Supérieure, au moment où les victimes de la guerre ont le plus besoin d'être secourus par la main soignante d'une infirmière. Marie-Gertrude ne peut réprimer, au fond d'elle-même, l'élan de la commisération qui l'interpelle et la rapproche de ses compatriotes touchés par la guerre : « Je suis infirmière et africaine. Je ferai bien mon nid au milieu des blessés. Ils sont [...] de part et d'autre les miens » (V.Y. Mudimbe 1989, p.75-76), dit-elle. Cet attendrissement l'unit plus que jamais aux siens, en même temps qu'il lui fait prendre une certaine distance vis-à-vis de sa communauté religieuse. Le vœu d'obéissance institué par l'Eglise catholique entre en conflit avec l'exigence de sa profession (le serment d'Hippocrate) ainsi que son sentiment d'appartenir à une collectivité locale traumatisée par la guerre civile, souffrante de la crise sanitaire. « Seule l'obéissance, ô terrible exigence, m'empêche de prendre des ailes » » (V.Y. Mudimbe 1989, p.76), insinue l'héroïne, sans parvenir à dissiper sa compassion pour les compatriotes déshérités. Cette décision qui l'empêche d'exercer sa profession d'infirmière intervient au moment précis où elle devrait se « pencher utilement sur les agonisants et, probablement aussi, sauver quelques hommes » » (V.Y. Mudimbe 1989, p.77). Aussi, les jugements et observations de ses consœurs européennes renforcent chez Marie-Gertrude le sentiment de sa différence identitaire et affermissent sa conscience d'appartenir à une entité socio-culturelle et politique distincte : « C'est cela le prix d'être une des rares Africaines dans une communauté à majorité européenne. Je porte la responsabilité de toutes les folies de mes compatriotes. Et presque jamais l'avantage de leurs générosités » (V.Y. Mudimbe 1989, p.62).

Ici, la liturgie catholique est présentée comme une pratique de l'« Autre » face à une entité sociale du « Même » à laquelle s'identifie l'héroïne. Il s'agit de la dualité classique dans un discours aux échos nationalistes, de l'identité et de l'altérité « du Même et Autre » dans la perception de Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre* (1990) se posant comme différences et donc comme forces sociales exclusives. Marie-Gertrude s'exprime au nom de l'identité collective de la communauté autochtone. Elle en est la porte-parole et l'interprète des sentiments de cette dernière. Dans une certaine mesure, l'héroïne assume le choc causé par la discordance entre les attentes des « siens » et la froideur du rite religieux de l'Eglise.

Par ailleurs, le comportement affiché par Marie-Gertrude envers la jeune fille venue solliciter son assistance retient l'attention du lecteur. Cette dernière est victime

d'« un avortement mal fait » (V.Y. Mudimbe 1989, p.16). Cela suscite une réaction sentimentale du fait d'appartenir à une collectivité locale sombrant dans la crise sanitaire. L'héroïne doit choisir entre le respect des principes de l'institution et son devoir comme infirmière autochtone face à un membre de la communauté à laquelle elle appartient. On observe une corrélation entre la souffrance morale et psychologique de Marie-Gertrude et celle dite physique de la jeune patiente en tant que fille de la localité. Une telle raison justifie amplement l'identification de l'héroïne à celle qui symbolise, comme la petite Jacqueline inscrite à l'article de la mort par leucémie, toute une nation née de la misère partagée par les populations la composant. Selon Ernest Renan « l'essence d'une nation est que tous les individus aient de choses en commun » (1992, p.42). A partir de la communauté de souffrance mise en scène par le récit, se développe chez Marie-Gertrude, le sentiment d'appartenance à la nation ; car « il y a dans la nationalité un côté de sentiment ; elle est âme et corps à la fois » (V.Y. Mudimbe 1989, p.52).

Sur la base du nationalisme que l'héroïne, infirmière « africaine » (comme elle se désigne elle-même) et surtout religieuse catholique, ne regarde pas sa patiente du point de vue du catholicisme pour voir en elle une pécheresse. Elle considère plutôt le sort de la malade comme le résultat d'une imprudence imputable au manque d'expérience et d'information. Aussi, l'héroïne ne peut la juger avec la sévérité de Mère Laetitia pour qui, on s'en souvient, « les avortements ratés ne sont pas de l'ordre des urgences » (V.Y. Mudimbe 1989, p.16). Alors que la jeune fille se culpabilise pour avoir « mal fait », pour avoir caché la vérité à ses parents et se demande si la sœur infirmière ne la condamnerait pas. L'infirmière réagit plutôt avec une compassion et une compréhension bien maternelles : « Je lui tapotai l'épaule. Parce que je suis religieuse, elle s'attendait à un sermon. Je la renvoyai : - Pensez à votre corps, mon amie... Vous êtes une grande fille, et vous savez que c'est une machine extrêmement délicate... » (V.Y. Mudimbe 1989, p.16). La crise de conscience de Marie-Gertrude est également perceptible à travers la crise sanitaire.

2.2. La crise sanitaire

A travers les occurrences historiques communes liées aux injustices et aux souffrances partagées, se consolide, dans l'imagination de Mudimbe, l'idée du nationalisme africain. Les individus en tant qu'acteurs sociaux évoluent dans une fluctuation de systèmes de valeurs qui les opposent les uns face aux autres, entretenant des rapports hégémoniques, antagonistes plus ou moins hiérarchisés. On comprend dès lors les motivations poussant à s'inscrire dans l'acceptation dynamique et antagonique de l'idéologie. De fait, elle est prise comme un ensemble de systèmes de représentations de la situation sociale, pratique et historisée, et du degré de conscience de l'individu impliqué dans le rapport dialectique. Ces représentations sont d'ordre politique, économique, culturel et religieux... La littérature participe à ces représentations. D'après P. Zima (1985, p.138),

L'idéologie peut être distinguée de la théorie critique, non pas dans le cadre d'une dichotomie non-dialectique (idéologie/théorique ou idéologie/science), mais par rapport à l'attitude que le sujet d'énonciation adopte envers son propre discours, envers les discours des autres et envers la réalité empirique.

L'écrivain et son travail de re-création, le texte littéraire donc, se trouvent de ce fait en rapport dialectique avec le ou les systèmes idéologiques de leur univers sociologique. Dans les termes de ce rapport dialectique d'adhésion ou de non adhésion, l'écrivain est à même de générer des systèmes de valeurs nouveaux, des discours idéologiques autres. En soulevant la sévérité de la Mère Supérieure sur cet aspect et l'humiliation qu'elle fait subir à l'héroïne, le récit romanesque souscrit implicitement le sentiment national de Marie-Gertrude comme l'une des causes fondamentales du conflit de principes qui oppose l'héroïne aux représentants de l'Eglise dans l'exercice de sa fonction.

Ce nationalisme né d'une expérience historique commune, remarquable de toutes les populations nationales, semble relégué au second plan par un discours dominateur de l'Occident. Il s'oppose au régionalisme exclusif et discriminatoire de l'aide-infirmier, Jacques Panda, dont le comportement rappelle le sentiment séparatiste légué par certains leaders politiques sécessionnistes de la riche province du Katanga. Cette période marque le début de l'accession de la République Démocratique du Congo à l'indépendance. Il faut ajouter que le journal de l'héroïne décrit le personnage de l'infirmier auxiliaire, originaire du Katanga. On y lit que cet infirmier déborde de joie à l'annonce du siège de la ville de Kolwezi par les ex-gendarmes katangais, après un bref combat livré contre les troupes gouvernementales des garnisons locales, comme l'atteste le passage suivant : « Le siège est là. Les katangais sont présents, [...], l'œil noir mais le sourire généreux. Le décor prend les couleurs d'une sécession oubliée [...] A la cité, à en croire Jacques, c'est la fête permanente » (V.Y. Mudimbe 1989, p.71).

Tout comme dans *Le Bel immonde*, le récit souligne de manière implicite que la conscience tribale ou ethnique que l'on retrouve chez les Africains plonge ses racines dans l'histoire de l'Afrique postcoloniale. Durant l'occupation de la ville de Kolwezi par les rebelles katangais, le journal relate, entre autres faits, les funérailles de la petite Jacqueline morte la veille. D'abord, on note la mésentente et la rupture au dispensaire, entre Marie-Gertrude et Jacques Panda, son aide-infirmier, au sujet de l'attitude à adopter face aux rebelles. Ensuite, le récit décrit l'infiltration dans la ville d'un commando loyaliste et la généralisation de la guerre civile. Puis, l'atmosphère troublante de cette guerre est de surcroît à rechercher dans la prise en otage des Européens par les troupes gouvernementales et le rapatriement des religieuses étrangères. Enfin, on assiste à la désignation, dans la précipitation et la hâte, de Marie-Gertrude comme Mère Supérieure. Le départ des missionnaires européens est suivi,

quelques jours plus tard, de la conquête de la ville déjà investie par les troupes régulières.

Les opérations de ratissage se transforment en une véritable chasse aux Katangais : « C'est le règne des mouchards et des faux témoins » (V.Y. Mudimbe 1989, p.118). C'est dans cet environnement de délation généralisée que Mère Marie-Gertrude est conduite au bureau du commandant des forces régulières par deux officiers venus au couvent la chercher. Officiellement, les deux hommes sont chargés de se renseigner sur ses activités à l'infirmierie et sur le rôle joué par Jacques Panda, son collaborateur, pendant l'occupation de la ville par les rebelles katangais. Le corps mutilé de l'héroïne, assassinée quatre jours plus tôt, est retrouvé dans la rivière Lualaba par deux adolescents pêcheurs. L'héroïne, malgré son courage, sa force pour sauver les malades à l'hôpital et sa foi chrétienne, est devenue une victime sacrificielle de cette guerre horrible entraînant ainsi une crise sanitaire sans précédent. La fonction d'infirmière et le grade de Mère Supérieure prennent une place primordiale dans la vie professionnelle de Marie-Gertrude au point où selon les mots de M. Erman (2006, p.9-10) :

Le personnage romanesque a toujours une fonction référentielle de première importance en son rôle qu'il joue [...] Il représente des existences en devenir dans un récit qu'il contribue à fabriquer, à réfléchir, bref à structurer autour de situations et d'action : tout comme il ne peut y avoir d'action sans personnage.

D'une part, Marie-Gertrude pourrait être rapprochée du docteur Rieux dans *La Peste* d'Albert Camus qui lutte contre l'épidémie de peste pendant tout le roman. Il est le symbole de l'homme sensible et humaniste qui ne baisse pas les bras. Sous les yeux du lecteur, Marie-Gertrude livre une bataille contre le mal au point d'en être elle-même une victime. D'autre part, l'intertextualité convoquant *Caligula* de Camus, renseigne sur la volonté de Mudimbe à atteindre l'impossible avec la démesure à travers son héroïne. En s'affranchissant de toute règle, cette dernière se transforme en un personnage insensible, espérant ainsi libérer l'humanité des mensonges qui mènent l'existence en déroute. Dans ce que J. Kristeva nomme l'« ambivalence de l'écriture » (1969, p.88), nos deux écrivains ménagent une transition introduisant l'intertextualité comme modalité d'inscription du lecteur dans le roman de Mudimbe. Ici, l'idéologie, pour P. Zima, en tant que « manifestation discursive [...] d'intérêts sociaux particuliers » (1985, p.136), est inhérente à tous les textes littéraires, philosophiques, sociologiques, psychologiques...Il reconnaît au texte un niveau intertextuel, discursif, niveau selon lequel le texte « absorbe » des sociolectes, des discours oraux ou écrits, fictionnels ou théoriques, politiques ou religieux, qu'il transforme en retour.

Conclusion

Cet essai soulève la problématique des conditions du savoir et de la production d'un discours authentiquement africain posée au niveau des rapports entre l'Occident et l'Afrique. A cela s'ajoute la crise spirituelle et sanitaire relevant de l'expérience personnelle de l'héroïne. Celle-ci, en tant que sujet africain croyant, éprouve d'énormes difficultés à instaurer de nouvelles conditions d'une existence harmonieuse dans la foi chrétienne. Comme dans *Entre les eaux* et même dans *Le pauvre Christ de Bomba*, l'Eglise catholique, à travers son organisation et le discours de ses représentants officiels, fournit à l'héroïne le contexte global de ses réflexions. Il s'agit donc entre autres, dans *Shaba Deux*, de l'expression du rapport entre le catholicisme et l'engagement du sujet religieux africain dans la foi chrétienne. Cette dualité alterne entre le désespoir et l'espoir, le doute et la certitude. Au bout de ce processus, c'est la foi qui l'emporte sur le doute chez Marie-Gertrude. Ce sentiment de victoire naît de la fidélité de l'héroïne à l'engagement qu'elle a pris librement. La lutte quotidienne pour l'accomplissement de ses vœux dans l'attente de Dieu donne sens à son existence. D'ailleurs, le contexte imaginé par Mudimbe n'offre à l'héroïne aucune raison suffisante ni convaincante de renoncer à ses engagements pris pour l'au-delà ou son existence terrestre. Et même lorsqu'elle est parfois en proie au sentiment de culpabilité et d'abandon, Marie-Gertrude continue toujours de croire. Elle interprète comme une réprobation les gestes de ses consœurs européennes qui lui font porter la responsabilité des violences perpétrées par l'armée de son pays.

Références bibliographiques

I-Corpus

MUDIMBE Valentin Yves. 1989. *Shaba deux. Les carnets de mère Marie-Gertrude, Présence africaine*, Paris.

II-ouvrages critiques et théoriques

BAKHTINE Mikhaïl. 1977. *Le marxisme et la philosophie du langage*, Minuit, Paris.

COURTES Joseph, GREIMAS Algirdas Julien. 1993. *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, Paris.

ERMAN Michel. 2006. *Poétique du personnage de roman*, Ellipses, Paris.

GOLDENSTEIN Jean-Pierre. 2005. *Lire le roman*, De Boeck Supérieur, Paris.

HAMON Philippe. 1983. *Le Personnel du roman : système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*, Droz, Genève.

JOUVE Vincent. 1992. *L'Effet-personnage dans le roman*, PUF, Paris.

KRISTEVA Julia. 1969. *Recherche pour une sémanalyse*, Seuil, Paris.

NGANDU NKASHAMA Pius. 1989. *Ecritures et Discours littéraires : études sur le roman africain*, l'Harmattan, Paris.

- OSSITO MIDIOHOUAN Guy. 1986. L'idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française, L'Harmattan, Paris.
- RENAN Ernest. 1992. Qu'est-ce qu'une nation ? Presses Pocket, Paris.
- RICOEUR Paul. 1990. Soi-même comme un autre, Seuil, Paris.
- SEMUNJANGA Josias. 1996. Configuration de l'énonciation interculturelle dans le roman francophone. Eléments de méthode comparative, Nuit blanche, Québec.
- ZIMA Pierre. 1985. Manuel de sociocritique, Picard, Paris.